

JD PROD & BLACK DYNAMITE
présentent

ENRAGÉS

Un film de Eric Hannezo
Avec Lambert Wilson, Guillaume Gouix, Virginie Ledoyen,
Franck Gastambide, François Arnaud, Laurent Lucas

Durée : 100 min / Français
Format : Scope / Son : Numérique 5.1
France

DISTRIBUTION

Wild Bunch Distribution
Bureaux de Cannes :
99, rue d'Antibes

distribution@wildbunch.eu

RELATIONS PRESSE

Guerrar and Co
Bureaux de Cannes :
12, Allée de la Madeleine
François Hassan GUERRAR : 06 23 24 08 90
Mélody BENISTANT : 06 66 26 62 62

Les photos du film et les textes du dossier de presse sont téléchargeables sur :

www.ENRAGES-LEFILM.com/presse

SYNOPSIS

Un braquage tourne mal.

Les quatre criminels trouvent refuge dans un centre commercial où éclatent coups de feu et mouvements de panique.

Cernés, ils abattent un homme et prennent en otage une femme. Acculés, ils arrêtent une voiture et prennent la fuite. À bord, un père et son enfant malade, qu'il doit emmener d'urgence à l'hôpital.

Hors de contrôle, leur fuite va se transformer en traque sans merci. Désormais, il n'y a plus aucun retour possible pour ces chiens enragés...

INTERVIEW D'ERIC HANNEZO, REALISATEUR

Avant de mettre un pied dans la mise en scène, vous êtes passé par les cases de journaliste et de producteur... Pouvez-vous retracer votre parcours ?

Oula, cela va être long (rires). J'ai toujours été un taré de cinéma. Dans ma famille, entrer dans une salle obscure constituait, au-delà du divertissement, une sortie majeure. C'était un rendez-vous ritualisé. Mon premier souvenir de cinéma, c'est *Pinocchio*. Lequel était précédé par la bande annonce de *King Kong*. Cela m'a fait une forte impression. J'étais totalement fasciné. A cinq ans, j'ai découvert *Il était une fois dans l'ouest* avec mes parents, dans un cinéma où il y avait encore des entractes. Je l'ai vraiment pris en pleine figure sans tout saisir, évidemment. Mais je me souviens d'un spectacle de dingue.

De fil en aiguille, le septième art est devenu une passion. La première fois que j'ai eu un magnétoscope, je me suis mis à enregistrer tous les films diffusés sur Canal+. Et je me faisais un devoir de tous les voir. J'étais boulimique. Je n'avais pas vraiment de logique, mis à part celle de développer ma culture cinéphilique. J'ai passé mon adolescence à faire cela, sans tomber dans les travers de la sur-analyse. Et je me suis aperçu que j'étais vraiment accro.

Après mon bac, je me suis demandé ce que j'allais faire de ma vie (rires). J'étais un peu perdu, j'avais besoin d'argent. Je suis finalement entré en fac de communication parce qu'il y avait un UV de cinéma (rires). J'ai obtenu ma maîtrise et je cherchais toujours ma voie. J'aimais passionnément le cinéma mais je ne connaissais personne dans ce milieu. Tout cela me semblait inaccessible, comme un rêve chimérique. Puis, la voie du journalisme s'est imposée comme une évidence. J'aimais lire, écrire, j'étais fasciné par l'image.

En 1993, j'ai eu l'opportunité d'intégrer le service des sports de France 2, dans le cadre d'un contrat de qualification. J'avais initialement postulé pour le service « société et culture », j'ai quand même tenté le coup et j'y suis resté 6 ans. Cela m'a beaucoup plu. J'ai fait essentiellement du magazine. C'était la grande époque de *Stade 2*. Je présentais de temps en temps des reportages en plateau mais j'ai vite réalisé que je n'aimais pas être devant la caméra. Je me suis éclaté à faire des sujets : c'était mon cinéma à moi. Le sport est très libre dans le traitement, on peut s'amuser à souhait dans les formes de narration.

J'ai démissionné en 2000 car le cheminement vers le cinéma se précisait. Je voulais passer au long-métrage mais la télévision m'a de nouveau rattrapé. J'ai rejoint l'équipe de Jean-Luc Delarue chez Réservoir Prod. Je voulais me mettre en danger et savoir si j'étais capable de faire des documentaires de 52 ou 90 minutes, à visée internationale. C'était génial, j'ai passé du temps à Los Angeles pour y tourner des reportages sur l'athlétisme. J'ai bien investi le métier de production. Je l'ai vécu comme un vrai dépucelage. A ma grande surprise, TF1 m'a téléphoné en 2003 pour me proposer, moi le fils du service public (rires), de produire les sports. J'ai accepté car le défi était énorme. J'y suis resté jusqu'en 2010. J'ai travaillé sur les directs, *Auto Moto*, *Téléfoot*, les coupes du monde de foot...

Et vous n'aviez jamais oublié le cinéma durant toutes ces années ?

Non, jamais. J'avais écrit entre temps, dans mon coin, sans rien dire. C'est à ce moment que j'ai rencontré un de mes associés, Guillaume Lacroix. Il a trouvé ça pas mal. Mon scénario a été acheté par un producteur mais je ne me sentais pas encore prêt à me lancer. C'était néanmoins encourageant. Ce n'est qu'en 2010 que je me suis décidé à me confronter à tout cela. Après TF1, j'ai monté la société de production Black Dynamite avec deux amis : Guillaume Lacroix et Vincent Labrune (le président de l'Olympique de Marseille). C'était le meilleur moyen de rester libre et de prendre des risques. On avait une logique simple : continuer la télévision au plus près de la culture (production d'une partie du Grand Journal, du Before, de Grand Public...). Et faire du cinéma... Par hasard, on a sympathisé avec Marc Dujardin et son frère Jean Dujardin. Jean avait une idée : *Les Infidèles*. Et on y est allés ! Faire un film à sketches pour adultes, c'était une sacrée première expérience. Ensuite, on a produit le documentaire *Mademoiselle C*, sur Carine Roitfeld. On a

également participé au financement du film *9 mois ferme*... Et il y a enfin *Enragés* qui, était le projet fondateur à la création de la société.

Racontez-nous sa genèse...

Avec Black Dynamite, on produisait également *La quotidienne du cinéma* sur TPS Star. C'est ainsi que j'ai connu le journaliste Yannick Dahan, que j'aime beaucoup pour être un lecteur assidu de Mad Movies. J'apprécie tout chez lui, surtout son premier film *La horde*, que j'ai trouvé culotté, généreux et sincère. J'ai fait appel à lui, tout naturellement, pour travailler sur l'écriture d'*Enragés*. Benjamin Rataud, son ami, lui a prêté main forte. On s'est vus régulièrement et on a tenu la distance.

Quand avez-vous découvert *Rabid Dogs* de Mario Bava, dont votre film est une relecture ?

Je connaissais bien le cinéma de genre mais j'étais passé à côté de ce film de 1974. Il a été invisible car censuré pendant longtemps. Je voulais le voir, quel qu'en soit le prix. Du coup, pour le trouver, j'ai écumé les boutiques spécialisées. A l'époque, il y en avait beaucoup plus qu'aujourd'hui. Le client avait un rapport privilégié avec le vendeur. La passion qui les liait était totale. Il y a une bonne quinzaine d'années, j'ai fini par le dénicher. C'était une version américaine qui s'appelait *Kidnapped*... Une copie techniquement horrible en version italienne sous-titrée anglais. J'ai trouvé ça pas mal du tout. Le film a fait son bonhomme de chemin dans ma tête.

Avez-vous eu du mal à en obtenir les droits ?

Non, vraiment pas. Nous sommes allés les chercher auprès d'un certain Alfredo Leone. L'idée était de l'adapter librement, sachant que l'œuvre originelle est ultra violente, pour ne pas dire déviante. Quand Yannick, Benjamin et moi avons terminé le scénario, un problème s'est posé. Mes associés voulaient que je réalise le film, ce qui n'était pas prévu. Ils avaient à cœur que je fonce, que j'y aille, que je vive mon rêve. J'ai demandé un délai de réflexion et, poussé par la majorité, j'ai relevé le challenge. A ce moment, j'ai repris l'écriture car je ne la trouvais pas suffisamment personnelle. Je suis reparti de zéro, ce qui n'enlève rien à l'incroyable travail structurel engagé par les coscénaristes.

***Enragés* relate la cavale de trois braqueurs qui prennent en otage une femme et un père, accompagné de sa petite fille malade. De quoi vous êtes-vous inspiré pour reprendre l'écriture ?**

Il y a quelques années, un très bon ami est venu me voir un soir. Il a déboulé en pleurant pour me dire qu'il venait de faire un *go fast*. Cette expérience radicale avait pour but de nourrir sa famille. Il a vu sa vie défiler. Il était persuadé qu'il allait mourir. Cela faisait écho à des galères que j'avais pu connaître. Etre face à un mur, ça fait très mal ! On peut tous avoir des pensées très étranges à de tels moments. Je voulais du coup que les braqueurs se situent dans cette position d'impuissance. Au-delà de Laurent Lucas, qui incarne le chef de gang archétypal, les autres personnages sont plus nuancés. Ce sont trois mecs embarqués dans quelque chose qui les dépasse. Au début, ils portent des masques. Mais une fois enlevés, ils deviennent totalement vulnérables et incapables de se comporter en vrais méchants. Pour les dépeindre, je me suis inspiré de personnes que je connaissais. Je n'avais pas envie d'un film hystérique où les mecs braquent sans arrêt et tirent à tout-va. (Réflexion) Je viens de la banlieue et j'ai passé beaucoup de temps à discuter avec des mecs du quartier. Des gars adorables, que j'ai vus grandir entre allers et retours en prison. Ils essayaient désespérément de trouver du taf. J'en ai aidé certains à faire leur CV mais ils semblaient comme impuissants. Il n'y avait plus d'avant, plus d'après. Uniquement le moment présent et cette perception biaisée de la réalité.

Ça veut dire que vous avez de l'empathie pour vos méchants ?

Oui. Je ne dis pas que je les défends mais je les comprends. Pour moi, cette représentation correspond à un des principaux challenges du film. Ils commettent des actes répréhensibles mais je ne voulais pas qu'ils soient perçus comme des salauds. Je me devais donc de projeter en eux une certaine humanité. Avec des méchants classiques, cela n'aurait jamais marché. Mais attention, que les choses soient claires, je n'excuse pas leur attitude. Le film a tout de même une forme de morale.

Guillaume Gouix, Franck Gastambide et François Arnaud incarnent les braqueurs. Pourquoi ont-ils trouvé grâce à vos yeux ?

Mon objectif était de trouver des acteurs qui puissent incarner des malfrats dépassés par ce qui leur arrive. Je voulais décaler mon film de l'original, où les salauds sont de vrais salauds. Pour cela, il me fallait des visages plein d'humanité, en rupture avec le genre, capables d'imprimer quelque chose de nouveau. Un peu comme dans *Outsiders* de Francis Ford Coppola. Pour Guillaume Gouix, le choix était évident. C'est le premier à qui j'ai envoyé le scénario. Il a quelque chose de très animal, un regard perçant, un physique imposant... Je l'avais beaucoup apprécié dans *Les revenants*, *Jimmy Rivière*... Franck Gastambide a quant à lui un vrai univers. Je le connaissais pour avoir bossé à la télé avec lui. Son visage dégage quelque chose de sympa. Cela m'intéressait de le voir dans un véritable contre-emploi. Ces deux comédiens n'ont pas la culture du film de genre. C'était génial de les projeter là-dedans. Enfin, François Arnaud, c'est une vraie rencontre. Je l'ai aperçu dans plusieurs films québécois que j'aime beaucoup. J'apprécie son travail. Et nous nous sommes régalés à construire son personnage de beau gosse psychopathe qui agit souvent comme un môme se croyant invincible.

Virginie Ledoyen prête ses traits à une des otages. Pourquoi elle ?

Parce que je l'ai toujours trouvée bluffante dans les films. Elle a une beauté naturelle très agréable. Elle est libre, elle fait ses choix en fonction de ce qui l'anime, sans se poser 36000 questions. On la voit dans des choses si différentes. J'ai été ému quand je l'ai vue et qu'elle m'a dit oui. Je ne vous dis pas la grosse responsabilité ! (rires) Elle adore par ailleurs les films de genre et, cerise sur le gâteau, elle avait vu l'œuvre originaire de Mario Bava il y a une dizaine d'années. J'étais scié !

Lambert Wilson campe un père de famille qui amène sa fille à l'hôpital et qui se retrouve, malgré lui, sur le chemin des braqueurs. Qu'est-ce qui vous plait chez lui ?

Franchement, au départ, je n'y croyais pas. Je ne pensais pas qu'il accepterait. Je l'ai toujours aimé. Il a une classe naturelle. C'est *the* acteur ! Je ne savais pas qu'il aimait les films de genre. Pour son rôle, je cherchais un comédien capable d'être l'homme ordinaire confronté à une situation extraordinaire. J'étais à l'affût d'un visage. Le sien est fascinant. J'étais ravi de le voir embarquer dans le navire.

Pour votre premier tournage, n'étiez-vous pas trop stressé à l'idée de vous retrouver devant ce beau monde ?

Vous savez, le premier jour, j'ai remercié le ciel de m'avoir permis de travailler par le passé sur de grands événements sportifs. Sur le terrain, je gérais plus de 150 personnes. Je me suis retrouvé dans des parcours sinueux, itinérants, où il y avait tant de contraintes à prendre en compte et de questions auxquelles il fallait apporter des réponses... Ces expériences se sont révélées particulièrement formatrices ! Je me suis toujours dit que dans la vie, il n'y a pas de règles. Juste des aventures à vivre.

Pourquoi avez-vous décidé de tourner au Canada ?

Je ne voulais pas inscrire l'intrigue dans une réalité reconnaissable. Je me suis donc attelé à recréer un univers plus neutre, sans repère de lieu pour le spectateur. Certains reconnaîtront le Québec, d'autres pas. Mais notez qu'au départ, il était question de tourner en France. Hélas, j'avais pas mal de contraintes artistiques : la représentation des flics, les courses-poursuites, les voitures à utiliser... Dans le cheminement du financement, on a eu la possibilité d'accélérer les choses à partir du moment où on tournait là-bas. Pendant la phase de repérages, cela m'a très vite plu. J'ai aimé Montréal, ce *no man's land* qui mélange les architectures de façon chaotique et harmonieuse. L'avantage, c'est que je pouvais également m'appuyer sur de nombreux décors naturels, sur de magnifiques grands espaces. Et j'avais à ma disposition une équipe technique de folie.

Du coup, vous partez du principe que tout se passe dans une ville fictive... C'est ça ?

Oui... Pour moi, d'une certaine façon, *Enragés* est un conte moderne – des personnages à qui il arrive des choses extraordinaires – et cruel. C'était mon idée de départ, d'orienter ma barque vers un univers presque abstrait, où je travaille des figures. La logique, c'était de faire une première partie verticale avec la ville constituant une prison à ciel ouvert. Petit à petit, les repères sautent pour laisser place à une partie horizontale, qui commence à la station-service. C'est sûrement un hommage au western, dans la forme. Et la troisième partie prend racine dans la nuit, symbole d'une implosion générale avec la domination sensorielle des couleurs rouge et jaune.

La narration est d'ailleurs minutée, le scénario s'articulant sur 12 heures... Quelles difficultés cela implique ?

C'est un bordel sans nom pour un premier film ! (rires) Dans un monde idéal, on tourne les scènes dans l'ordre chronologique. Mais là, on s'y est pris dans le désordre le plus total. Cela implique d'être vigilant en permanence, de beaucoup communiquer, de rappeler aux comédiens l'ordonnancement des scènes, de jouer avec les contraintes météorologiques... Il y a eu de la pluie, beaucoup de pluie (rires).

C'est également complexe de démarrer une carrière de cinéaste par le biais du road-movie, non ?

Je ne m'en rendais pas compte. Les techniciens m'ont beaucoup aidé, ils me prenaient pour un fou furieux et me disaient: « Éric, tu te rends compte que t'as réuni toutes les contraintes possibles ? Tu as cinq acteurs à diriger en même temps et t'as rien trouvé de pire que de les mettre dans une bagnole ? » Je n'avais pas réalisé au départ les difficultés qu'engendrent les séquences de voiture. C'est ardu car il ne faut pas se répéter. Je les ai découpées à fond la caisse pour que le résultat soit efficace et classique à l'écran. J'ai renoncé à certains de mes fantasmes des prises de vue originales. On a tourné en 32 jours. J'ai énormément travaillé en amont. De façon presque malade. Le film était story-boardé de A à Z... Au final, j'ai appris que les contraintes pouvaient être bénéfiques.

L'ensemble ressemble beaucoup à un film américain. C'est conscient ?

Non. Franchement, il n'y a rien de conscient. Le seul film que j'ai montré à mes acteurs, surtout à Franck et Guillaume, c'était *Le Convoi de la peur* de William Friedkin. Je trouvais ça intéressant qu'ils le voient.

Comment avez-vous travaillé avec votre chef-opérateur ?

Il fallait trouver la bonne personne. Quand Kamal Derkaoui m'a dit qu'il venait de l'école russe et qu'il avait été nourri à Tarkovski, j'étais bien. Kamal a notamment travaillé sur *The Secret* de Pascal Laugier... Je voulais en définitive un mec d'expérience, pas un petit jeune tout azimut. Je lui ai demandé de regarder *Klute* de Pakula. C'est bien de partir de quelque chose poussé à l'extrême. Je

voulais que la lumière soit là, assumée, qu'on y aille à fond. Le travail de Kamal Boulet est excellent sur ce film

Une grande partie du film se déroule pendant la Fête de l'Ours. Existe-t-elle vraiment ?

Vous savez, j'adore quand il y a ce moment *what the fuck ?!* dans un film... L'instant où ça part en vrilles. Dans le mien, c'est la Fête de l'Ours. Alors oui, c'est casse gueule et dangereux mais ça fait du bien. Embarquer les acteurs là-dedans, je peux vous garantir que c'était angoissant (rires). Au départ, Yannick et Benjamin, mes coscénaristes, voulaient projeter les personnages en plein cœur d'une scène à caractère religieux. Mais j'avais le sentiment d'avoir déjà vu ça, des films de gangsters avec des processions... Ça me dérangeait un peu. C'est pendant des recherches dans les Pyrénées, au moment où on voulait faire le film en France, qu'on m'a parlé de la Fête de l'Ours. Cette tradition se perpétue autour d'une légende selon laquelle une femme d'un village aurait été enlevée par un ours. Mais qui est vraiment le monstre : les chasseurs assoiffés de sang ou la bête solitaire et traquée ? Certaines personnes me disent qu'on y lit mon amour pour les films d'horreur. D'autres parlent même de *Massacre à la tronçonneuse*, je trouve ça hallucinant. Et valorisant. Mais il n'y avait eu absolument aucun calcul de ma part.

INTERVIEW DE LAMBERT WILSON, ACTEUR – LE PERE

Qu'est-ce qui vous a poussé à inscrire votre nom au casting d'*Enragés* ?

J'ai été saisi par le cheminement du scénario et séduit par son dénouement passionnant. J'ai directement appelé mon agent, ce qui m'arrive rarement, pour lui dire : « Je veux le faire ! » C'était immédiat. Par ailleurs, je n'ai pas l'habitude d'investir le cinéma de genre. Ce qui constitue un bon point. J'avoue enfin avoir été attiré par mon personnage et cet incroyable huis clos dans lequel il est aspiré.

Qui est votre personnage justement ?

On ne sait pas ce qu'il fait dans la vie : il pourrait être menuisier, ébéniste, banquier... C'est un père de famille monolithique, dans le contrôle et la réflexion. Un monsieur tout le monde, assez timoré, qui doit conduire sa fille malade à l'hôpital. Il est malheureusement neutralisé par les événements qui lui arrivent. C'était un rôle difficile à camper parce qu'on a des réflexes de virilité qui s'opèrent. Parce qu'on veut qu'il bouge, agisse, sorte de ses gonds... Par ailleurs, il porte en lui une part de mystère permanente. On se dit tout du long : « Mais qui est ce type ? ».

Etre dans la réserve, c'est un défi de taille pour un comédien...

Oui... Quand l'accès au langage nous fait défaut, il convient de recentrer son jeu et d'accentuer les regards. Ce n'était vraiment pas évident de se retrouver dans une voiture 60% du temps. A la même place qui plus est ! Éric Hannezo devait, de surcroît, filmer du point de vue de chaque acteur. C'était fastidieux pour tout le monde, surtout pour moi qui conduisais. Mon champ de possibles était très limité. Je pouvais tourner la tête vers la droite, regarder dans le rétroviseur... et basta. A un moment, je me suis vraiment demandé si j'allais tenir tout le tournage avec des moyens d'expression aussi réduits. Pour pallier ça, les scènes d'extérieur étaient les bienvenues.

Avez-vous été conquis par le mélange des genres qui est proposé ?

Vous savez, dans le scénario, le genre était traité de façon plus classique. C'était véritablement l'adaptation d'une série B. Quelque chose d'haletant, de fiévreux, une descente aux enfers d'un petit groupe d'individus... La partie purement stylistique était difficile à apprécier à la simple lecture du projet. En découvrant le film, j'ai été surpris par un parti pris esthétique très fort. Lequel crée une distance intéressante avec la réalité. Il y a des moments où l'on sort presque du temps, où on vit une forme de trip suspendu... Je n'avais pas imaginé tout ça car j'étais attaché au réalisme angoissant et suintant de la situation. A l'arrivée, on a un film d'une autre nature, moins banal, plus radical... Et risqué aussi dans ses choix : la bande son, l'image, la narration, le montage... Éric Hannezo assume le fait d'aller à l'intérieur des personnages, de pénétrer les regards... Il parvient à rendre le monde extérieur presque abstrait, jusqu'à cette Fête de l'Ours où ça bascule dans l'irrationnel. En somme, je dirais qu'on part d'une situation réaliste – un postulat de film d'action – pour aboutir à de l'onirisme.

La violence dans le film n'est jamais gratuite. C'est un point important pour vous ?

Bien sûr ! L'esthétisation de la violence au cinéma me pose problème. Ici, on est face à des personnages toujours catastrophés à l'idée d'utiliser des armes. L'auto-jugement est du coup constant, parce qu'en définitive, ils ne souhaitent pas tuer autrui. Ils ne sont jamais dans la fascination de tout ça. Ils ont juste voulu braquer une banque. Un point c'est tout. Le film aurait pu s'appeler : « Ça n'aurait pas dû se passer comme ça ». (Rires)

Etait-ce amusant pour vous de tourner en langue française dans un environnement si anglo-saxon ?

J'étais inquiet de ça, du décorum très américain, avec ces grandes métropoles et ces paysages vastes... Mais finalement, on s'en fiche. Le film devient du coup plus international et moins franco-français. (Réflexion) J'y pense... Heureusement que l'ambiance était au beau fixe, autrement le tournage aurait pu devenir très contraignant. C'était bon enfant. J'ai vécu cette expérience comme une agréable réunion d'individus de générations différentes, d'écoles de jeux opposées. Nous nous sentions en harmonie. Il n'y a pas eu de soucis d'égo. Nous étions rassurés par un metteur en scène qui savait ce qu'il faisait. Il connaissait son sujet sur le bout des doigts, pour l'avoir préparé depuis des années. On n'aurait pas cru qu'il s'agissait de son premier film. Il a toujours été très présent. Un vrai capitaine de navire, calme et déterminé dans ses choix. Comment ne pas donner le meilleur de soi dans de telles conditions ?

INTERVIEW DE GUILLAUME GOUIX, ACTEUR – SABRI

Vous avez été le premier membre du casting à recevoir le scénario d'*Enragés*. Quelle a été votre réaction en le refermant ?

Je connaissais un peu Éric Hannezo pour l'avoir croisé à quelques reprises à la télévision, notamment sur l'émission *Le Débarquement* (Canal+). Il m'a envoyé le script sans me dire quel personnage il voulait potentiellement que j'incarne. J'étais hyper enthousiaste après l'avoir lu. Heureux de m'être laissé happer par une telle intrigue, qui tient le spectateur en haleine de bout en bout. La tension y est permanente. Du coup, je l'ai appelé en lui demandant le rôle de Sabri. Ça tombait bien : son intention originelle était de me l'offrir.

Sabri fait partie des braqueurs d'*Enragés*. Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce personnage ?

Au-delà du rôle en lui-même, qui exigeait de la nuance dans les émotions, j'étais emballé à l'idée de me retrouver dans un film si singulier. Les agissements des braqueurs leur échappent totalement. Ce sont d'une certaine façon des enfants piégés par une situation qui les dépasse. Ils avaient juste prévu de dérober une banque avec des flingues qu'ils utilisaient probablement pour la première fois... Et les voilà embarqués dans une descente aux enfers qu'ils sont incapables de gérer. J'étais content de pouvoir jouer ça.

Comment décririez-vous Sabri ?

Sabri est le seul qui connaît le plan du braquage. Il devient le numéro 1 du groupe lorsque son chef sort de l'équation. Je le vois comme quelqu'un qui essaye de tenir droit. Pendant tout le film, il tente de respecter son objectif, lequel est de ramener l'argent volé à bon port. Mais il ne parvient pas tout à fait à contenir la situation. Il trimballe avec lui trois otages et ses deux collègues qu'il ne connaît pas si bien que ça. Il se bat en permanence pour faire montre d'autorité. Mon ambition était de ne pas sombrer dans le cliché du roquet qui donne des ordres ou qui rajuste sa veste en sortant de sa voiture. Le danger absolu était de tomber dans la pose du voyou violent. Raison pour laquelle on a appuyé le plus fort possible sur l'humanité du trio. J'ai appréhendé ce rôle comme si je jouais un adolescent.

Avez-vous de l'empathie pour lui ?

Oui... Comme tous les personnages que je choisis généralement de camper à l'écran. Je pense qu'on peut s'y attacher même s'il est violent. Cela dit, je n'ai pas non plus d'amour pour quelqu'un qui peut tirer sur autrui à bout portant. Le côté enfantin des trois malfrats fait qu'on éprouve forcément un peu d'empathie à leur endroit. C'est ce qui fait d'ailleurs marcher l'intrigue. On a presque envie qu'ils s'en sortent... Ce qui m'échappe chez lui, c'est sa violence, qu'il a fallu exprimer... Je ne suis pas bagarreur dans la vie. Je devais certes rentrer là-dedans, dans leurs coups, dans leurs accès de colère... C'est étonnant de chercher cette rage froide et brutale.

Revenons sur le mot "singulier" que vous avez utilisé plus haut. En quoi trouvez-vous qu'*Enragés* innove dans le cinéma de genre ?

Tenez... Par exemple, pendant tout le récit, les morts sont comptées. Je n'aime pas la banalisation de la violence dans les films d'action. Souvent, les corps tombent à la pelle, sans toujours que ça fasse sens. Dans *Enragés*, à chaque fois que quelqu'un meurt, c'est bref. On ne tourne pas autour du pot. Il n'y a aucune volonté de taper à l'œil.

Parlez-nous des scènes d'action... La première est d'ailleurs très réussie...

Éric Hannezo joue avec les codes du cinéma américain de manière efficace. C'était génial de me retrouver dans ce type de scène. J'étais comme un gosse. Il y a un côté régressif à jouer avec les bagnoles et les flingues. C'est drôle et jouissif à condition de ne pas tomber dans la frime.

L'alchimie a-t-elle été immédiate entre Franck Gastambide, François Arnaud et vous ?

Ils sont très cools. François, c'est une vraie personnalité et une découverte. Je connaissais un peu Franck et on s'est rapprochés avant d'aller tourner. On est devenus très proches, on a le même humour. Il y avait des fous rires permanents. [Brève réflexion] Le film est tellement tendu qu'on avait besoin de tout lâcher entre les prises. On inventait des jeux débiles. On faisait des blagues qui nous permettaient de tenir la distance.

Vous avez beaucoup tourné dans des voitures. Ce n'était pas trop étouffant ?

C'est un challenge supplémentaire ! J'aime les contraintes. C'est ce qui fait la beauté de notre métier. Sans ça, on se complait dans ce qu'on sait déjà faire. Là, ça nous a obligés à chercher autre chose en nous. Quand on passe 4 semaines dans une voiture, assis, le langage du corps est réduit. Cela dit, le film fonctionne sur ça, sur ce sentiment de claustrophobie, d'étouffement qui se resserre.

Considérez-vous qu'il s'agisse de votre première incursion dans le cinéma de genre ?

Je pense que oui... Là, on est dans un film de genre très assumé. C'est une série B moderne. J'avais l'impression parfois d'être dans un *teen movie* d'horreur en référence à l'âge des personnages, aux décors, aux routes, aux stations-services... Le résultat est surprenant à bien des égards, voire carrément atypique dans sa forme, parfois lyrique d'ailleurs.

Comment est Éric Hannezo sur le plateau ?

Éric ne fait pas dans le compromis. Il a accouché d'une œuvre généreuse et entière. Ce qui m'intéresse, ce sont les cinéastes qui, comme lui, construisent leur propre monde. Ça s'est super bien passé. C'est quelqu'un de précis sur tout : la place des acteurs, l'esthétique... Il y a de la rigueur, ça ne déborde pas. Tout est bien tenu. Rien ne part dans tous les sens. Il est extrêmement à l'écoute de ses acteurs et de ses techniciens. Il réussit à rendre les failles des personnages visibles. J'espère qu'il fera d'autres films vite. C'est un mec qui ne lâche rien.

Un mot sur le Canada, où vous avez tourné...

C'était superbe ! Il s'agit du fantasme absolu du *road movie*... Tous les jours, sur le plateau, on vivait notre rêve. J'ai grandi devant des films qui célébraient ces espaces-là, la grande Amérique, les vastes routes, les stations-essence, les lacs, les sapins, ces belles couleurs... C'est un terrain de jeu absolument génial.

INTERVIEW DE VIRGINIE LEDOYEN, ACTRICE – LA FEMME

Eric Hannezo, le réalisateur, est très fan de votre jeu d'actrice. Comment vous a-t-il convaincue de rejoindre le casting d'*Enragés* ?

Très franchement, Éric n'a pas vraiment eu besoin de forcer pour me convaincre. Ça n'a pas été un travail de longue haleine (rires). J'ai été saisie par son envie et sa personnalité. J'aimais aussi l'idée que quelqu'un en France veuille faire un remake d'un film de Mario Bava. C'est un point de départ vraiment séduisant. Bava n'est pas un cinéaste occulte mais il demeure relativement méconnu du grand public. Son œuvre m'interpelle à plus d'un titre.

Vous êtes l'unique membre du casting à avoir vu *Rabid Dogs* (1974) avant de recevoir le scénario... Quand l'avez-vous découvert ?

Il y a une bonne dizaine d'années. A l'époque, je n'avais pas eu de coup de cœur. Le personnage de la femme n'était pas vraiment intéressant. Il était totalement accessoire. C'était juste une otage. Elle n'interagissait pas avec les autres héros du film. Je trouve que le scénario d'*Enragés* revisite très intelligemment l'œuvre de départ. Il épaissit considérablement le rôle de la femme.

Qui est-elle, l'otage que vous campez ?

En réalité, on l'ignore complètement. On sait juste qu'elle est en lune de miel et que sa vie bascule au contact des braqueurs. Pour autant, elle ne se laisse pas submerger par sa peur, par la situation effrayante dans laquelle elle se retrouve prisonnière. Elle est forte, battante. Elle a un vrai instinct de survie. Elle s'occupe de la petite, prend sur elle, repousse les avances agressives d'un des méchants... (Réflexion) Par extension, je dirais que tous les personnages sont difficiles à décrire parce qu'on ne connaît rien de leur passé, de leur vie... Cela ne les empêche pas d'exister très distinctement. Le but est de découvrir comment chacun va trouver la force de résister à l'extrême... Leur capacité à vivre ce qui leur arrive est passionnante.

Vous êtes bâillonnée pendant la première moitié du film. Frustrant ?

Non, au contraire. C'était l'excitant enjeu qui me tendait les bras. Ça m'allait de ne pas avoir mille choses à dire. Le scénario ne se prêtait aucunement à l'excès de dialogues. Je trouve le film juste dans ses problématiques et dans le portrait qu'il dresse de ces cinq personnages obligés de cohabiter.

Vous êtes souvent enfermée dans une voiture avec quatre hommes. Ce n'était pas trop usant au bout d'un moment ?

(Rires) C'était drôle. Je me suis beaucoup amusée. Ce sont de supers bons acteurs, qui ont tous une singularité propre. Il n'y en a pas un qui joue de la même façon que l'autre. Le fait d'être bâillonnée m'a justement permis d'être spectatrice de leurs interprétations, de leurs paroles, de leurs gestes... J'ai rarement été amenée à tourner avec une telle promiscuité. L'enfermement dans la voiture nous fait rentrer dans ses personnages. Ils sont toujours à la même place. Cette disposition reconstitue métaphoriquement le modèle d'une famille. Une routine s'installe... Ça crée de l'émulation, de la tension physique, de la gêne parce qu'on est serrés. Tout ça était essentiel.

Un mot sur les paysages canadiens en toile de fond ?

Ils apportent un contraste fort avec l'enfermement des personnages. Il y a cette immensité forte, ces lacs, ces hauts buildings qui fonctionnent comme un contrepoids... Les décors sont carrément raccords avec ce que raconte le film.

Quelle est la personnalité d'Éric Hannezo ?

Il est calme et sait où il veut aller. Malgré l'anxiété de la première fois, il est resté extrêmement maître de lui-même. Il s'est adapté sans jamais s'éloigner de sa ligne de conduite. Ses idées de plans étaient précises et étayées par de très nombreux story-boards. Il n'écrase personne et prend acte de toutes les idées proposées.

Etes-vous fan du cinéma de genre ?

Oui, j'aime beaucoup ça. Mais il ne faut pas réduire le genre à son plus simple appareil. Je trouve que c'est un terrain propice à une vraie analyse sur le monde, les gens, l'humain... J'aime l'horreur, les polars, les films d'angoisse... Et là, Éric Hannezo s'est justement amusé à jouer avec les codes pour faire quelque chose qui lui ressemble. Il navigue entre les ambiances. Son film est radical, pur et parfaitement assumé.

INTERVIEW DE FRANCK GASTAMBIDE, ACTEUR – MANU

Comment vous êtes-vous retrouvé dans ce projet ?

Je crois savoir que c'est Marc Dujardin qui a soumis l'idée à Éric de me proposer le rôle de Manu, après m'avoir vu dans un sketch du *Débarquement* sur Canal+.

Comment décririez-vous votre personnage ?

Manu est sans aucun doute le personnage le plus sensible du film. Son évolution durant cette histoire est l'une des plus marquantes. Certaines épreuves de sa vie l'ont amené dans ce cauchemar pour lequel il n'a pas les épaules.

Considérez-vous qu'il s'agisse de votre premier contre-emploi ?

C'est effectivement mon premier "vrai" contre-emploi. J'ai eu l'occasion, dans des comédies comme *Les Gazelles* ou *Toute première fois*, de jouer des personnages à l'opposé de celui que je composais pour mon personnage dans *Les Kaïra*, mais avec *Enragés* me voilà au milieu d'un film noir, d'un film fort, d'un pur film de genre. C'est une grande chance pour moi ! Sans parler de mes partenaires de jeu, auprès de qui j'ai pu énormément apprendre durant cette folle aventure.

Quelles difficultés avez-vous rencontré dans ce virage ?

Les journées de lecture, de préparation et les heures de discussion avec le metteur en scène m'ont permis de comprendre qui était Manu, son parcours, son histoire et ainsi de limiter les difficultés que je craignais de rencontrer. J'ai ensuite composé ce personnage sous le regard d'Éric, en adoptant une manière de parler et un visage fermé.

Parlez-nous de l'ambiance sur le tournage...

Ce qui m'a profondément marqué, c'est cette sensation de faire un film américain. Les décors, les voitures, l'équipe technique, les inspirations et les références du réalisateur, l'ambiance était assez magique. Tu tournes tous les jours avec des équipes de techniciens confirmés au CV impressionnant, qui te racontent leurs anecdotes sur des tournages de grosses productions américaines. Pour moi qui n'étais jusque-là qu'un acteur de comédie, jouer un braqueur dans un film aussi fort, prendre des cours de tir et apprendre des chorégraphies de combat, c'est tout simplement un rêve de gosse.

Éric Hannezo s'est dit heureux de vous emmener vers le cinéma de genre. Comment s'y est-il pris pour vous accompagner dans son univers ?

Éric ne m'a pas fait passer d'essais. Il m'a demandé de lire le scénario et m'a ensuite questionné sur ce que j'avais compris et retenu du personnage de Manu. Il a pris le temps de beaucoup me parler de Manu, avant d'attaquer les 1ères lectures. C'est avec lui et sous son regard que j'ai essayé de composer le "Manu" qu'il avait en tête.

Que reprenez-vous de cette expérience ?

D'abord la sensation d'avoir fait du cinéma, mais aussi et surtout, je retiens le rapport particulier que j'ai pu développer avec mes partenaires de jeu, notamment Lambert, Guillaume et Virginie. Que de grands acteurs et actrices, avec des carrières qui imposent le respect et un talent dingue. J'étais très impressionné à l'idée de leur donner la réplique et j'ai énormément appris à leur contact. Aujourd'hui encore lorsque je vois mon nom à côté des leurs sur l'affiche du film, je trouve ça magique.

INTERVIEW DE FRANÇOIS ARNAUD, ACTEUR – VINCENT

Comment vous êtes-vous retrouvé dans ce projet ?

On m'a envoyé le scénario et j'ai ensuite un casting... En fait, je me suis filmé avec mon téléphone depuis chez moi, à New York. Je me rappelle qu'à la lecture du scénario, j'avais peine à croire que le rôle de Vincent n'était pas distribué. C'est un personnage tellement fort.

On m'a dit qu'Éric voulait me rencontrer après avoir vu mes essais. On s'est donné rendez-vous sur Skype et il m'a juste dit: "Alors... Tu viens?" avec un grand sourire.

Comment décririez-vous votre personnage ?

Imprévisible. C'est un grand enfant. Il n'est que pulsion, instinct, hormones. Il ne filtre pas ses pensées, dit tout ce qui lui passe par la tête, fait tout ce dont il a envie. C'est très libérateur de jouer un personnage comme ça. Et de le voir de cette façon m'a permis de ne pas le juger, ce n'est pas mon rôle.

Votre personnage est agressif et toujours collé à celui qu'incarne Virginie Ledoyen. Le courant est-il vite passé entre vous ?

Virginie est pleine d'amour pour le cinéma de genre. J'ai l'impression qu'elle a une réelle envie de s'inscrire dans cette iconographie. Alors elle est prête à aller loin, et si au départ j'étais un peu craintif de lui faire mal, de la secouer trop fort ou de lui étendre trop de salive sur le visage, elle m'a bien fait comprendre que je pouvais me laisser aller. Je ne sais plus si on avait un mot-clé pour tout arrêter, mais les limites étaient claires pour que le terrain de jeu soit le plus vaste et le plus libre possibles. Je pense que Vincent, mon personnage, a vraiment l'impression de développer une relation amoureuse avec la femme. Qu'il lui plaît, et qu'ils jouent à deux. C'est comme ça que j'ai approché le rôle, comme une histoire d'amour. Je sais que ça peut paraître encore plus étrange et violent, mais c'était la seule façon de ne pas tomber dans le piège de jouer "le psychopathe". Même si forcément, il l'est un peu.

Vous êtes le seul québécois du film. Est-ce que le casting vous a bizuté ?

J'ai passé une bonne partie de l'enfance et de l'adolescence en France, en Bretagne et dans le Sud. Alors même si je ne suis pas "un jeune acteur parisien", je comprends bien les codes et je me sens autant chez moi en France qu'au Québec, et maintenant aux États-Unis où j'habite depuis longtemps.

C'est vrai que je suis d'une école différente, plus proche d'une méthode anglo-saxonne, que j'ai besoin de plus de préparation, de concentration. L'ambiance sur le plateau était bonne. C'est sûr qu'avoir cinq égos d'acteurs dans une voiture pendant tout un tournage peut facilement dérapier, c'est pour cela qu'il faut avoir de l'humour. Contrairement à mon personnage, je suis assez tranquille et j'ai besoin de me retrouver dans ma tête un peu.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées dans ce rôle ?

C'est toujours un défi pour moi de jouer un personnage qui aime prendre énormément de place. Je suis acteur, c'est sûr qu'il y a une part de moi qui a envie d'être regardée. Mais en général, cela passe plus par un désir d'être compris, d'être "vu", que par une envie d'avoir toute l'attention sans arrêt. Et Vincent, c'est exactement ça. Il trouve toujours quelque chose à dire, à faire, quelqu'un à énerver. Alors il a donc fallu que je me fasse violence. Éric a toujours souhaité que le personnage ait aussi une dimension "James Dean", plus intérieure, plus trouble. Il y avait en moi ce combat constant entre ce

côté plus intérieur et le désir de mon personnage de tout le temps extérioriser, la moindre émotion, tout laisser sortir. Toujours extrême aussi.

Cette rage, c'est quelque chose que je connais, que je ressentais beaucoup plus jeune et que j'ai appris à contrôler, ou qui s'est juste calmée avec les années. Cette impression d'avoir du venin qui vous traverse les veines. Enfin, maintenant ça va mieux ! (rires)

Y a-t-il un caractère régressif à vous retrouver dans un pur film de genre ?

Non. Au contraire. On joue avec les codes du genre et cela donne une certaine liberté. De plus, les inspirations d'Eric étant assez vastes, il n'y avait rien de contraignant. Il y a des moments où l'on est dans le suspense classique, puis l'instant d'après on est presque chez Tarantino.

Je suis conscient que le film de genre est plus le médium du metteur en scène et moins celui des acteurs. Mais il y a aussi dans ce film plein de moments géniaux à jouer.

Parlez-nous de l'ambiance sur le tournage...

On a beaucoup tourné de nuit, dans le froid, et dans un très petit espace. C'était charmant. (rires)
Plus sérieusement, c'était super. Je pense que le fait d'être dans cet état de fatigue ou tout simplement au milieu de la nuit apporte quelque chose au film. On se pose moins de questions, on plonge. Les lieux, le brouillard qui n'est pas un brouillard de cinéma, ça aide également.

Que retenez-vous de cette expérience ?

Le plaisir d'aider à réaliser la vision d'un metteur en scène. Une envie de cinéma français. Et surtout, de continuer à travailler avec des gens qui sont aussi excités par le cinéma qu'Éric.

LISTE ARTISTIQUE

LAMBERT WILSON
VIRGINIE LEDOYEN
GUILLAUME GOUIX
FRANCK GASTAMBIDE
FRANCOIS ARNAUD
LAURENT LUCAS

Le père
La femme
Sabri
Manu
Vincent
Le chef

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Scénario

Producteurs

Producteurs exécutifs
Coproducteurs (France)

Coproducteurs (France)

Coproducteurs (Canada)

Casting

Directeur de la photographie
Conseillers technique et artistique

Décors
Montage
Costumes
Maquillage
Musique

Régie

ERIC HANNEZO
BENJAMIN RATAUD
YANNICK DAHAN
ERIC HANNEZO
MARC DUJARDIN
ERIC HANNEZO
GUILLAUME LACROIX
VINCENT LABRUNE
MARC VADE
ETIENNE MALLET
JULIEN DERIS
DAVID GAUQUIE
FRANCK ELBASE
NICOLAS LESAGE
RENAUD LE VAN KIM
JULIEN SEUL
MATTHIAS RUBIN
ERIC JUHERIAN
CLAUDE LEGER
SYLVAIN PROULX
DANIEL POISSON
PIERRE PAGEAU
KAMAL DERKAOUI
MICHAËL VIGER
TOM KAN
JEAN-ANDRE CARRIERE
ARTHUR TARNOWSKI
ODETTE GADOURY
KATHY KELSO
LAURENT EYQUEM
ROB (morceaux additionnels)
DIDIER COMMUNAUX
BENOÎT MATHIEU